Document generated on 10/11/2024 11:33 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

# Essais

Number 67, Summer 1997

URI: https://id.erudit.org/iderudit/21118ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1997). Review of [Essais]. *Nuit blanche*, (67), 45–56.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

## JOURNAL D'UN PATRIOTE EXILÉ EN AUSTRALIE (1839-1845)

**François-Maurice Lepailleur**
**Septentrion, Sillery, 1996, 413 p. ; 29 $**

Georges Aubin s'intéresse depuis plusieurs années aux écrits des patriotes québécois de 1837-1838. Il nous propose cette fois le ***Journal*** de François-Maurice Lepailleur (beau-frère de Joseph-Narcisse Cardinal), qui a passé près de quatre ans et demi en exil forcé, en Australie, avec 57 autres prisonniers politiques.

François-Maurice Lepailleur n'a pas la « plume facile », malgré ce qu'en dit Georges Aubin. Il faut souvent s'arrêter, en effet, pour comprendre ce qui n'est guère compréhensible, traduire les anglicismes, reconnaître les québécismes, découvrir les néologismes et apprécier toutes les naïvetés d'écriture de l'auteur. Georges Aubin nous a heureusement épargné les nombreuses fautes dont le texte original est criblé, ainsi que l'attestent les cinq pages manuscrites reproduites dans le livre. Contrairement à la majorité de ses compagnons d'exil, qui étaient surtout des cultivateurs illettrés, François-Maurice Lepailleur « [savait] lire et écrire ».

En revanche, le récit abonde en détails de toutes sortes qui recréent les difficiles conditions de vie des patriotes, sur mer et sur terre, problèmes de nourriture et d'hébergement, problèmes liés au travail, aux espoirs toujours déçus d'élargissement ou de libération, aux querelles internes, aux maladies, aux aléas de la vie pénitentiaire : commerces illicites, vols, dénonciations, malversations... On y apprend aussi que règnent au sein de la population locale l'ivrognerie, le concubinage et la brutalité conjugale. Le clergé, par contre, est un allié sûr. Mais l'ennui et le désœuvrement qui accablent tout particulièrement le narrateur l'amènent de façon constante à une surabondance de précisions.

Au total, l'intérêt de ce document historique ne fait aucun doute vu la rareté de tels écrits-témoins. Dans le cas présent, l'édition de Georges Aubin vient reprendre et compléter la publication partielle qu'avait faite Robert-Lionel Séguin du quatrième des cinq cahiers de François-Maurice Lepailleur, en 1972.

Jean-Guy Hudon

## DELEUZE « LA CLAMEUR DE L'ÊTRE »

**Alain Badiou**
**Hachette, Paris, 1997, 180 p. ; 29,95 $**

Qui ne se souvient de ***L'Anti-Œdipe***, ce flamboyant traité polémique où un philosophe réputé sortait de sa tour d'ivoire pour se lancer dans une interprétation audacieuse des questions les plus épineuses du siècle, à savoir l'investissement inconscient d'un champ social historique, à la lumière du capitalisme et de la schizophrénie ? Le livre, fait en collaboration avec le psychanalyste Félix Guattari, eut l'effet d'une bombe dans les milieux intellectuels français.

Dans son essai sur Deleuze, un autre philosophe, Alain Badiou, tente de dégager les thèses centrales de ce penseur à la parole et au style éblouissants. Malheureusement l'auteur de l'essai n'a pas la même éloquence que son héros et nous convie, après un premier chapitre invitant, à une discussion philosophique un peu abrupte où il cherche surtout à distinguer sa pensée personnelle de celle de Gilles Deleuze. Il dégage en cours de route quelques lignes directrices chez Deleuze, dont son anti-platonisme et son attachement à l'universalité de l'Être, et montre également que derrière les thèses de Gilles Deleuze se profilent les grandes figures de John Duns Scot, Gottfried Leibniz, Baruch Spinoza et Friedrich Nietzsche, mais surtout les théories d'Henri Bergson sur le mouvement et la durée. Un livre qui n'atteint pas à la qualité d'expression qui rendent les écrits de Deleuze si séduisants.

Jean-Claude Dussault

## TROIS FEMMES DANS DE SOMBRES TEMPS

***ÉDITH STEIN, HANNAH ARENDT, SIMONE WEIL***
**Sylvie Courtine-Denamy**
**Albin Michel, Paris, 1997, 307 p. ; 47,95$**

Voici trois femmes exceptionnelles, dont les destins furent aussi exceptionnels. Intellectuelles de haut niveau, elles se retrouveront en pleine tourmente nazie, pourchassées parce qu'elles sont juives. Pourtant, l'une, Édith Stein, s'est convertie au catholicisme et est entrée au Carmel ; Simone Weil, catholique de sentiment et de conviction, rejettera le judaïsme et se dira même antisémite à l'occasion ; enfin, Hannah Arendt, l'athée, sera la seule à revendiquer sa judéité et à combattre toute sa vie dans ses écrits l'antisémitisme et tous les fascismes.

Le livre de Sylvie Courtine-Denamy propose, en parallèle, année après année, de 1933 à 1942, le déroulement de ces trois vies de femmes philosophes, dont les réactions aux événements sont connues parce qu'elles ont beaucoup écrit, même si pour deux d'entre elles la vie s'est terminée pendant la guerre : Édith Stein à Auschwitz en 1941, Simone Weil à Londres en 1943. Hannah Arendt, très proche de Heidegger un temps, de Karl Jaspers toute sa vie, a fui l'Allemagne en 1933, puis la France pour les États-Unis en 1941. Chacune a contribué de façon unique à la vie intellectuelle de son temps. Simone Weil, disciple d'Alain, excessive dans ses choix de vie – malgré une santé fragile, elle travaillera en usine, dans les champs, se privant de tout pour partager la vie des plus pauvres –, éblouira par la rigueur de ses analyses philosophiques et la profondeur de sa pensée. Édith Stein, tôt convertie au catholicisme et à la vie religieuse, écrira moins, mais sa pensée vigoureuse sera reconnue par ses maîtres, Husserl entre autres. Quant à Hannah Arendt, son œuvre philosophique demeure l'une des œuvres majeures de notre temps ; elle est parmi les

premiers à avoir saisi le lien, la similitude entre le fascisme et le totalitarisme, entre le nazisme et le stalinisme.

***Trois femmes dans de sombres temps*** nous en apprend donc beaucoup sur des personnalités d'une richesse de pensée et de cœur hors du commun. La présentation cependant déçoit. Enchevêtrer leurs parcours, passant sans arrêt des expériences de l'une à celles des deux autres, des analyses et des réflexions des unes et des autres sur les mêmes événements, refaire les parallèles constamment, période par période, nuit beaucoup à la clarté de l'exposé et ne rend pas justice aux idées exprimées. Il ne pouvait d'ailleurs pas être question d'influences réciproques puisque ces intellectuelles, qui en d'autres temps se seraient connues au moins par leurs écrits, n'ont rien su les unes des autres alors qu'elles étaient victimes de la même fatalité.

Cela dit, le rappel des événements qui ont scellé le sort de millions de Juifs au temps du nazisme à travers la vie et les écrits de trois personnalités de cette trempe, est non seulement important, mais nécessaire. Le témoignage de ces trois femmes, douées d'une conscience aiguë de ce qui arrivait et de ce qui leur arrivait, prend la couleur de l'irréfutable.

Blanche Beaulieu

### LA COLÈRE
### *ÉCRITS POLÉMIQUES, T. 3*
**Pierre Bourgault**
**Lanctôt éditeur, Montréal, 1996, 313 p. ; 24,95 $**

Les années passent et certains hommes, peu nombreux, conservent et même épanouissent leur liberté. Pierre Bourgault est de ceux-là, qui sait encore succomber à la tentation de superbes colères et qui n'accepte comme juge de ses opinions que sa seule conscience. Pierre Bourgault ajoute à cela, car ce n'est pas la même chose, le respect des faits : s'il n'a pas senti assez tôt la fêlure dans les relations entre Jacques Parizeau et Lucien Bouchard, il sait laisser au moment de publier le tome 3 de ses ***Écrits polémiques*** les textes en l'état. Sans les annoter, sans les escamoter, sans les comparer à pire.

Car la liberté chez Pierre Bourgault est une valeur démocratique et donc un pari sur l'intelligence. Présumant cette intelligence, il exprime sa colère contre ceux des sidéens qui, consciemment, répandent la mort, contre ceux des professeurs qui ne donnent aux élèves que ce qu'ils veulent, contre ceux des intellectuels qui ne veulent pas l'être, contre les magnats du sport professionnel qui passent selon les saisons et les négociations du libéralisme économique aux appels à l'État... Des gens libres comprendront sa rage et beaucoup la partageront.

Pierre Bourgault a-t-il toujours raison ? Question stupide. Pierre Bourgault aurait-il eu accès à l'infaillibilité qu'il l'aurait aussitôt troquée contre la liberté et l'intelligence. Nous y gagnons.

Laurent Laplante

### ÉTATS D'ÂME, ÉTATS DE LANGUE
**Marty Laforest**
**Nuit blanche éditeur, Québec, 1997, 143 p. ; 12 $**

« Disons-le d'entrée de jeu : LE français n'existe pas. Il existe DES français, correspondant à des époques, des régions et des usages divers. » La position est claire, que viennent étayer Marty Laforest et les spécialistes qu'elle a regroupés autour de la question de la langue au Québec. En réponse à l'alarmant cri du cœur lancé par Georges Dor l'automne

dernier (***Anna braillé ène shot***), elle nous offre un ouvrage cohérent, bien documenté et intéressant qui a le grand mérite de demeurer accessible bien qu'il ait été rédigé par des universitaires.

Au fil des pages, on soutient que la langue québécoise que Georges Dor qualifie tantôt de « baragouinage local », tantôt d'« infirmité nationale » est une langue à part entière au même titre que le français parisien – et toutes les autres variantes du français d'ailleurs – qui comporte, lui aussi, ses particularités. Les facteurs de variation : le temps, l'appartenance sociale, l'économie linguistique, la polysémie, la situation de communication, le statut, langue du peuple ou langue du pouvoir... voilà autant de thèmes abordés dans ***États d'âme, états de langue***, autant de notions autour desquelles se construit l'argumentation. On en tire la conclusion que la langue parlée au Québec n'est pas si abâtardie qu'on pourrait le croire, n'en déplaise aux puristes qui voudraient que l'on parle comme on écrit.

En peu de pages, Georges Dor a décrié notre façon de parler en tirant des conclusions un peu trop hâtives et tranchées. En aussi peu de pages, l'essai dirigé par Marty Laforest brosse un tout autre tableau de la langue parlée au Québec. Bien étayé, le point de vue qu'il présente donne à la langue québécoise la place qui lui revient dans la francophonie. Le discours, parfois empreint d'émotion, demeure éclairant et convaincant. « [...] si l'on veut entreprendre une réflexion fructueuse, il est toujours pertinent de se débarrasser des idées reçues. » Le moins qu'on puisse dire, c'est que ***États d'âme, états de langue*** permettra de réviser bien des certitudes.

Sylvie Trottier

### FEMMES AU BORD DE LA CRISE DE NERFS DE PEDRO ALMODOVAR, *ÉTUDE CRITIQUE*
**Claude Murcia**
**Nathan, Paris, 1996, 115 p. ; 16,95 $**

Le cinéaste espagnol Pedro Almodovar s'est fait connaître en 1988 avec la sortie de son meilleur long métrage, ***Femmes au bord de la crise de nerfs***, qui a reçu onze prix internationaux. Toutes proportions gardées, les œuvres d'Almodovar représentent pour le cinéma d'Espagne des années 80 ce que furent celles de Fassbinder pour l'Allemagne de l'Ouest des années 70, ou ce que les films de Robert Lepage signifient chez nous présentement. Ce petit livre de Claude Murcia contient non pas le scénario du film (déjà publié dans la revue française ***L'avant-scène du cinéma***), mais plutôt une analyse très fine de l'œuvre, en utilisant diverses approches : narrative, esthétique et thématique.

On se souviendra que le film raconte, dans une suite de malentendus comiques, l'histoire d'une actrice qui tente de retracer l'amant qui vient de la larguer. L'ouvrage de Claude Murcia souligne toute la richesse du style baroque d'Almodovar qui combine parfois le kitsch à une esthétique sophistiquée, qui cite allègrement dans ses films plusieurs classiques du cinéma et puise son inspiration chez les plus grands cinéastes comme dans les publicités télévisées, tout en demeurant original et profondément espagnol. L'ouvrage se termine par une réflexion stimulante sur le caractère postmoderne de l'œuvre d'Almodovar, suivie d'un court résumé du film, rédigé par le cinéaste lui-

même. Signalons au passage quelques pages demeurées inachevées, ce qui heureusement enlève peu à cette étude de fond bien documentée (surtout pour ce qui est des sources en langue espagnole) et d'une limpidité exemplaire.

Yves Laberge

**DE LA RUPTURE**
**Gabriel Matzneff**
**Payot, Paris, 1997, 168 p. ; 24,95 $**

L'ostracisme dont on frappe un auteur sous prétexte que ses opinions s'écartent de celles de la majorité n'a rien pour rassurer les ennemis de la pensée unique et du *politically correct*. Heureusement, Gabriel Matzneff s'inscrit dans cette poignée d'écrivains qui se fichent éperdument du mal qu'on peut dire d'eux, d'autant qu'à force de les détester pour des raisons de *sécurité publique*, on s'épargne de les lire et de les connaître. Certes, le propos de Gabriel Matzneff rejette avec dédain ce nettoyage fin de siècle où il paraît désormais interdit d'appeler une chatte une chatte. Voilà bientôt trente ans qu'il se moque des idoles contemporaines, fixé pour l'éternité dans ce qu'il connaît et chérit le mieux : les jeunes filles en fleurs, la langue française et les stoïciens. Dans ce court essai consacré à la rupture où il adopte la forme du traité, Gabriel Matzneff semble vouloir créer un pendant moderne des célèbres lettres de Sénèque à Lucilius. Il choisit de s'adresser à son jeune filleul (et ce faisant, à tous les disciples d'Éros) pour lui faire part de sa longue expérience et lui prodiguer maints conseils censés lui épargner les déconvenues. Il l'enseigne sur la conduite des amours, sur les inévitables déceptions et trahisons qui jalonnent les sentiers du cœur et surtout sur ce qui se tramerait, selon lui, dans l'esprit de ces adolescentes qui chérissent le matin ce qu'elles abandonnent le soir (mais qui est le plus volage au fait ?). L'essai, où les citations érudites abondent, est émaillé d'une sélection de maximes résolument matznéviennes qui prônent, chacune à sa manière, les grandes vertus libertaires. Pour Matzneff et les siens (de plus en plus rares, il faut en convenir), l'amour, la famille, l'amitié sont des voies cardinales pour éprouver le bien-fondé de cette sentence inscrite en lettres d'or dans le bréviaire des Schopenhauer et Cioran : « Le pire est toujours certain ». À cet égard, Gabriel Matzneff reste on ne peut plus près de ses maîtres et de cette tradition stoïcienne qui culmine au XVIIIe siècle avec Casanova. Il boucle la boucle, nous présentant cet essai comme son dernier, son « testament spirituel », l'aboutissement d'une œuvre à contre-courant. Hélas, et bien que pareil ouvrage se déguste à petites lampées comme une fine liqueur, il nous paraît difficile d'écarter l'impression qui se précise au fil des pages, que l'écrivain, sous le couvert d'une intraitable fidélité à lui-même, n'a pas su renouveler son inspiration et s'écarter d'un certain nombrilisme réducteur. Là-dessus, nous inclinons du côté de ceux qui – après l'avoir longtemps pratiqué – reprochent aujourd'hui à Gabriel Matzneff son ronron et sa vanité. Notre ami pèche par amour-propre. Mais qu'importe après tout ? Les vrais fidèles ne lui en tiendront point rigueur et les amateurs de Guy Corneau pourront toujours s'abstenir.

Yvon Laverdière

**HEIDEGGER ET SON TEMPS**
**Rüdiger Safranski**
***Trad. de l'allemand par Isabelle Kalinowski***
**Grasset, Paris, 1996, 457 p. ; 59,95 $**

**ÉCRITS POLITIQUES 1933-1966**
**Martin Heidegger**
***Traduction et présentation de François Fédier***
**Gallimard, Paris, 1995, 321 p. ; 49,95 $**

***Heidegger et son temps*** est un livre important à deux points de vue : il expose d'une part le

cheminement de la pensée de l'un des philosophes les plus marquants du siècle qu'il situe d'autre part dans l'histoire d'une Europe ravagée par deux guerres culminant dans un horrible carnage.

Rüdiger Safranski fait revivre avec beaucoup d'éloquence l'époque de brassage d'idées en Allemagne dont émergent les figures exemplaires d'Edmund Husserl, Karl Jaspers, Hannah Arendt, T. W. Adorno et Herbert Marcuse pour ne nommer que les plus illustres. La lecture en est passionnante et l'ouvrage, accessible malgré la complexité des pensées qui y sont exposées.

La grande nouveauté de Martin Heidegger, c'est « l'être-là », la présence concrète au monde et aux choses, l'ouverture, le saisissement existentiel du monde comme un tout, dans une « éclaircie » qui confine à l'extase et qui prend naissance dans l'angoisse d'une confrontation avec le néant. Ne pas penser l'être, mais s'y fondre, connaître le réel comme tel, sans transcendance. Jean-Paul Sartre a popularisé cette quête, notamment dans ***La nausée*** et s'est fait le porte-parole en France de cette philosophie de l'existence et de « l'authenticité ».

Heidegger était étudiant lors de la Première Guerre, professeur et recteur lors de la Seconde. La montée et le triomphe d'Hitler et du national-socialisme lui apparurent comme un appel au sublime, une échappée du relativisme républicain, le temps des Héros. Il força un peu les cadres de sa pensée, déjà très formalisée, pour y faire entrer la justification de la revanche de l'Allemagne et s'y impliquer. Hitler lui parut être l'homme providentiel qui allait permettre le triomphe de la philosophie dont Heidegger se voyait le principal artisan.

Devant ce tour donné à sa pensée, le lecteur, qui a suivi le cheminement du jeune philosophe sur la trace des penseurs grecs et de la philosophie médiévale, éprouve un véritable malaise, comme les commentateurs étrangers de l'époque. Heidegger est entré avec une ardeur aveugle dans ce qu'on pourrait appeler le mythe de l'empire allemand, sourd aux réserves de ses collègues plus modérés. Alter ego du Führer, il rêvait de prendre la tête des philosophes pour sauver le monde de la dégénérescence spirituelle. Cela se disait alors dans les termes les plus abstraits, mais la brutalité nazie contre les Juifs était déjà manifeste. Les cours du philosophe étaient soumis à une discipline de parti, les faibles et les déviants parfois dénoncés. Il ne chercha que mollement à soutenir les amis suspendus ou mis de côté.

Les ***Écrits politiques*** de Heidegger apportent un point de vue différent. François Fédier, qui signe la préface, y voit angoisse extrême plutôt qu'enthousiasme, un pari risqué ; il tente de situer les décisions de Heidegger dans leur contexte historique, à l'aide parfois de fines nuances sémantiques ; mais il ne peut malgré tout que regretter la fameuse proclamation aux étudiants du 3 mars 1933 où Heidegger déclara : « Le *Führer* lui-même et lui seul *est* la réalité allemande d'aujourd'hui et du futur, ainsi que sa loi. » Rüdiger Safranski s'appuie, pour sa part, sur des documents et des témoignages, et va dans le sens des réactions de Hannah Arendt et de Karl Jaspers, qui furent les amis les plus proches de Heidegger.

Il se passa peu de temps heureusement avant que le philosophe ne se réveille de ce

cauchemar et commence à en récolter les fruits amers ; d'abord à l'intérieur même du régime nazi, puis de la part des vainqueurs à la fin de la guerre. Rejeté et proscrit, Heidegger s'échappa du mythe et redevint sage, c'est-à-dire qu'il revint à la philosophie et oublia la politique, comme Platon revenant de Syracuse après son échec auprès des tyrans de cette ville. Il poursuivit son œuvre avec succès pendant de nombreuses années. Il mourut universellement reconnu en 1976, à l'âge honorable de 86 ans.

Jean-Claude Dussault

**HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE SECONDE MOITIÉ DU XIXe SIÈCLE**
**Guy Frégault**
**Guérin, Montréal, 1996, 626 p. ; 25 $**

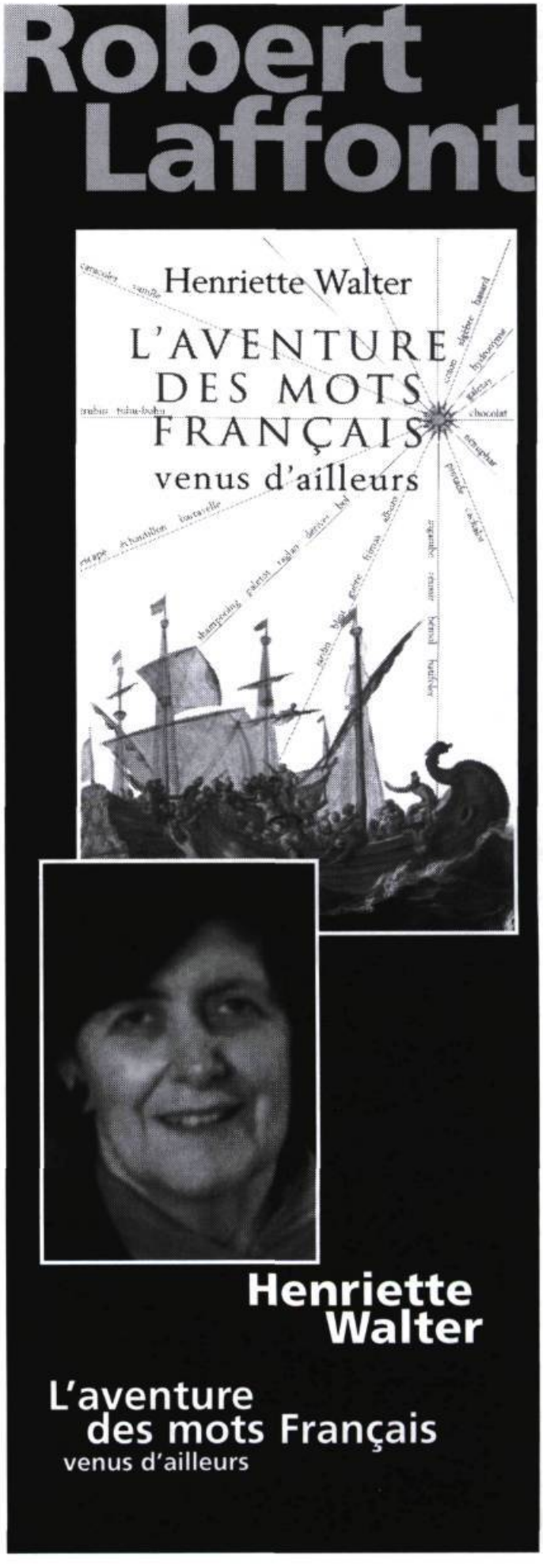
Tiré de notes de cours inédites, l'ouvrage de Guy Frégault (1918-1977) propose un panorama de l'histoire de la littérature québécoise de 1860 à 1920. Il aborde principalement trois genres (poésie, roman, histoire [*sic*]), touche à deux écoles (patriotique de Québec et littéraire de Montréal) et illustre trois « modes d'écriture » (romantisme, parnasse et symbolisme). Malgré les prétentions de l'éditeur, il ne s'agit pas d'une « édition critique » mais d'un texte « présenté et préparé » par Réginald Hamel, dont les interventions sont au demeurant plutôt rares.

Guy Frégault est connu comme historien. Il se montre ici tributaire de la façon de procéder de ses prédécesseurs (Camille Roy, André Dandurand, Émile Chartier...), bien qu'il déclare prendre ses distances avec eux. Les écrits de la trentaine d'auteurs retenus ne sont pas directement le centre de son intérêt. Toujours précédées de notes bio-bibliographiques, les présentations sont la plupart du temps rapides et générales. De plus, la recherche des influences, des filiations, des sources d'inspiration et des intentions de chacun des auteurs prend largement le pas sur l'analyse des textes proprement dite, que Frégault affirme pratiquer « en détail » sur « les œuvres les plus marquantes »... Pour les autres, l'analyse est plutôt remplacée par des citations, d'écrivains et de critiques, parmi lesquels prennent place des auteurs fort secondaires (par exemple Rémi Tremblay), eu égard aux absents (dont Arthur de Bussières).

C'est ainsi qu'apparaissent sous la plume de Guy Frégault des propos sur la « sérénité » et la « finesse de style à l'antique » de Gonzalve Desaulniers, sur le « style prenant » et la « vérité » d'***Angéline de Montbrun***, sur la « technique romantique [...] élémentaire » et l'« art [...] assez pauvre » de Blanche Lamontagne, ou encore sur la « sincérité » des Adolphe-Basile Routhier, Adolphe Poisson et Georges Boucher de Boucherville... Par ailleurs, le toilettage du livre souffre de beaucoup de laisser-aller et il faut regretter que Réginald Hamel ait laissé passer quelques faussetés énormes, sur le titre du premier roman québécois, par exemple, ou sur le nombre de poèmes attribués à François-Xavier Garneau : « plus de 470 », alors qu'on en compte une trentaine en réalité.

Si on ne peut soutenir avec sérieux que le livre de Frégault n'est « sûrement pas [...] un ouvrage dépassé par les recherches plus récentes », il faut lui reconnaître en revanche un réel intérêt documentaire : c'est le portrait d'une tradition didactique révolue.

Jean-Guy Hudon



**L'AVENTURE DU CINÉMA QUÉBÉCOIS EN FRANCE**
**Sous la dir. de Michel Larouche**
**XYZ, Montréal, 1996, 257 p. ; 24,95 $**

**LE DOCUMENTAIRE CONTESTATION ET PROPAGANDE**
**Sous la dir. de Catherine Saouter**
**XYZ, Montréal, 1996, 161 p. ; 15,95 $**

L'excellente collection « Documents » des éditions XYZ publie simultanément deux titres sur le cinéma. Ouvrages collectifs, ils s'intéressent l'un au cinéma documentaire, l'autre à l'histoire des relations du cinéma québécois avec la France et ceci au cours des quelque trente dernières années.

Dans ***L'aventure du cinéma québécois en France***, les auteurs proposent une analyse pluridisciplinaire minutieuse dont les différentes facettes se complètent les unes les autres, que l'on ait eu recours à l'histoire, à la théorie de la communication, à la sociologie, à l'économie ou à l'esthétique pour étudier la présence des films québécois en France : festivals, exploitation en salles, audience et réception, mise en marché. Le livre, qui se veut concret, compte un nombre important d'annexes fort détaillées. Chaque décennie observée est placée sous la figure tutélaire d'un cinéaste québécois : Pierre Perrault pour les années 60, Gilles Carle pour les années 70 et Denys Arcand pour les années 80. Il s'agit d'une étude scientifique approfondie et exhaustive mais jamais fastidieuse qui prend en compte non seulement l'évolution des sociétés française et québécoise au cours des trois dernières décennies mais aussi celle du cinéma.

Par ailleurs, évoquant la découverte émerveillée du cinéma québécois au cours des années 60 pour déplorer ensuite le quasi-rejet actuel, l'essai pose une question fondamentale, celle de la pertinence des efforts importants et soutenus fournis pour assurer la percée du cinéma québécois en France, sur la présomption que la France en est le débouché naturel et obligatoire. Or Gilles Therrien, dans « Le miroir et le prisme », suggère que cela pourrait ne pas être le cas dans la mesure où il y aurait face au cinéma québécois incompatibilité entre l'imaginaire français et l'imaginaire québécois. Ce livre rigoureux et pertinent pose également un éclairage novateur sur la diffusion du cinéma québécois en France en s'attaquant à certains clichés tenaces comme celui des difficultés que poserait la langue du Québec au public français. Si tel était le cas, comment comprendre que ***Les bons débarras*** de Francis Mankiewicz ait eu à Blois la préférence d'un public qui avoue n'avoir pas compris une partie importante du dialogue.

Le deuxième ouvrage présenté ici, ***Documentaire : contestation et propagande*** que dirigeait Catherine Saouter constitue la publication des actes du Colloque « Contestation et Propagande : les pratiques du documentaire », organisé par l'Université du Québec à Montréal en mai et juin 1995, à l'occasion des célébrations du Premier siècle du cinéma. Le livre rappelle que, dès ses origines, le cinéma s'est développé selon deux directions divergentes : le cinéma de fiction qui « capte des pseudo-réalités sorties de l'imaginaire des opérateurs » et le documentaire « qui poursuit la confrontation à la réalité et construit la mémoire du siècle ». Les articles proposent un tour du monde de la pratique documentaire à partir de la prémisse que « tout documentaire est, par définition, un point de vue, une prise de position sur et dans la société environnante et que tout documentariste est un citoyen qui s'assume comme tel et qui le prouve par ses œuvres ». Ce livre, pour l'essentiel un dialogue entre théoriciens et praticiens, est inégal et ne définit pas clairement les termes « contestation » et « propagande ». Il pose cependant une question essentielle, à savoir, qu'est-ce qu'on peut montrer ? qu'est-ce qu'on doit montrer de la réalité environnante ? Quand faut-il s'arrêter de filmer ? Cette question est répercutée à travers différentes époques, différents pays et différentes pratiques documentaires : le documentaire social, le documentaire de provocation, aussi appelé « mondo-film », le film de propagande. Un livre intéressant mais *inabouti*.

Simone Suchet

**L'ARCHIPEL IDENTITAIRE**
**Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri**
**Boréal, Montréal, 1997 ; 215 p. ; 22,95 $**

« S'il faut appartenir pour exister, peut-on appartenir de manière plurielle ? » En effet, au gré des migrations, choisies ou forcées, et des mariages, des identités complexes se composent. Comment s'articulent et se déclinent les différentes identités culturelles coexistant à l'intérieur non pas d'un pays mais d'une personne ? Telle est la question à laquelle Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri cherchent la réponse à travers une série d'entretiens.

Ces identités culturelles (nationales, ethniques, linguistiques, religieuses), par opposition à d'autres plus *individuelles* (sexuelles ou de génération par exemple), seraient celles qui tissent la communauté et sous-tendent le politique. Elles sont scrutées à travers deux prismes qui confèrent une relative unité à la démarche entreprise et une commensurabilité aux divers propos et témoignages présentés : la québécitude (ou la canadianité) et la judaïcité. C'est ainsi que sont interrogés divers penseurs (« cartographes de l'identité » : Charles Taylor, Alain Finkielkraut, Liah Greenfeld, Philip Resnick et Georges E. Sioui) et écrivains (« voyageurs de l'identité » : Lise Bissonnette, David Homel, Neil Bissoondath, Amin Maalouf, Marek Halter). En fait les cartographes offrent également leurs témoignages et les voyageurs leurs réflexions théoriques.

L'appartenance plurielle ne se laisse pas saisir facilement, ce qu'illustre même la postface qui prend la forme d'un dialogue entre Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri, eux aussi aux prises avec le malaise identitaire. Dans un premier temps, l'archipel se saisit mieux à vol d'oiseau que par bateau. Le livre refermé, on a saisi la complexité de la question et son importance pour la compréhension de la société actuelle ; j'espère qu'on aura en outre le goût de visiter chacune des îles et de lire les livres des personnes que cet essai aura permis de rencontrer.

Andrée Fortin

## DU CHEVALIER ROLAND À MAÎTRE PATHELIN
### *INTRODUCTION À LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU MOYEN ÂGE PAR L'ANALYSE LITTÉRAIRE*
**Francis Favreau et Nicole Simard**
**Griffon d'argile, Québec, 1996, 137 p. ; 24,95 $**

Comme le soulignent les auteurs dans la préface, « [l] e Moyen Âge est à la mode. Partout nous sommes témoins de manifestations de cette époque : jeux de rôles, festivals, gastronomie, mode vestimentaire ». L'ouvrage qu'ils proposent, sous une couverture malheureusement assez peu attirante, permet de dépasser ce Moyen Âge mythique pour en découvrir l'authenticité et la diversité à travers un choix représentatif de textes. L'objectif est double, comme l'exprime le titre, faire apprécier la littérature française du Moyen Âge et initier à l'analyse littéraire.

Le choix des textes, tout à fait judicieux, fait de ce manuel une anthologie de qualité dont l'intérêt dépasse le cadre scolaire. On y trouve un panorama de la littérature médiévale : chanson de geste, roman courtois, lais, littérature bourgeoise et satirique, poésie lyrique. Il permet de comprendre qu'au raffinement du roman courtois et au maniérisme du ***Roman de la Rose***, correspondent les farces (***Maître Pathelin***) et la littérature bourgeoise réaliste, satirique et paillarde (***Roman de Renart***).

Le ***Lai du Guingamor*** qui ouvre ce manuel, l'un des textes les plus beaux et les plus troublants, offre un bel exemple de littérature fantastique qui incite à la méditation sur l'apparence et la réalité du monde ainsi que sur la fuite du temps. Remercions aussi les auteurs d'avoir eu le courage de choisir un passage représentatif de la verdeur et de la gaillardise du ***Roman de Renart*** qui n'a jamais été un recueil de contes animaliers pour enfants sages.

Ajoutons que la présentation fournit les repères historiques indispensables à la compréhension de chaque texte dans son contexte, qu'un questionnaire invite à un travail pédagogique de compréhension et d'interprétation. Une progression cohérente aborde les principales composantes de chaque récit : personnages, temps, espace réel ou mythique… et les procédés narratifs : anticipation, retour en arrière, ellipse, ralentissement pour en arriver à faire découvrir la dimension symbolique et la poésie lyrique des œuvres.

Un glossaire, une chronologie et un aperçu bibliographique complètent utilement l'ouvrage.

Bienheureux les élèves qui auront la chance d'aborder la littérature médiévale et l'analyse littéraire ce manuel en main.

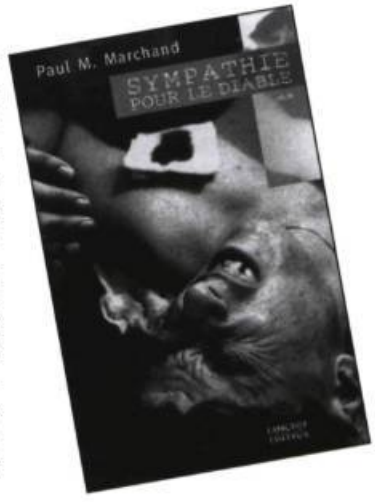
Jean-Pierre Tusseau

## SYMPATHIE POUR LE DIABLE
**Paul A. Marchand**
**Lanctôt éditeur, Montréal, 1997, 135 p. ; 16,95 $**

Face au témoignage de celui qui a tout risqué pour bâtir sa vérité, on s'incline. Car celui qui a subi et méprisé la torture ou affronté la mort a droit, quoi qu'il dise, à une écoute respectueuse. Le petit livre qu'a écrit Paul Marchand sur un ton de rage lyrique fait partie de ces témoignages dont on doit oublier les emportements ou les volutes stylistiques.

Paul Marchand, à 34 ans à peine, a déjà dans le corps, c'est le cas de le dire, huit ans d'horreur passés à Beyrouth et à Sarajevo. Il a vu, de ses yeux vu, la futilité des simagrées onusiennes, l'hypocrisie des diplomaties. Il appartient, selon sa propre expression, « à une génération à qui l'on a menti ». Non, les leçons du goulag et de l'holocauste n'ont pas été comprises. Ni retenues.

En quelques dizaines de pages, Paul A. Marchand a tôt fait de jeter sur les épaules de la société moderne une culpabilité plus infamante que celle que portent les générations précédentes. S'il est possible,




en effet, que les ravages du nazisme et du stalinisme aient longuement échappé au regard de l'humanité, cet alibi de l'ignorance n'a aucune pertinence dans le cas de la Bosnie. Jour après jour, Paul Marchand et ses collègues journalistes ont filmé, raconté, montré, dénoncé… L'horreur connue est devenue l'horreur acceptée. Livre rageur et douloureux.

Laurent Laplante

## LE VOLEUR DANS LA MAISON VIDE
### *MÉMOIRES*
**Jean-François Revel**
**Plon, Paris, 1997, 649 p. ; 39,95 $**

La réputation que s'est faite Jean-François Revel comme écrivain et surtout comme journaliste engagé dans toutes les batailles du siècle aux côtés des esprits les mieux armés de son temps, tel Raymond Aron parmi les plus controversés, ne lui a pas fait que des amis. Son franc-parler, servi par une langue vigoureuse, un style de pamphlétaire, lui a sans doute valu une certaine estime de la part de ceux, nombreux, qui ne partageaient ni ses idées, ni ses positions politiques au temps de la guerre froide. Ses démêlés avec ses confrères ou ses *patrons*, chez Julliard ou à l'***Express***, ont pris souvent l'allure d'esclandres étant donné le style de l'homme.

De tout cela, Jean-François Revel parle abondamment dans ces ***Mémoires***, très sûrement attendues autant de ses amis que de ses ennemis. Pour le lecteur qui n'est pas partie au débat, et qui ne peut plus prendre parti d'ailleurs, ce parcours, cette vie d'intellectuel partagée entre la réflexion, qui s'est traduite par des essais politiques et philosophiques nombreux et fouillés, et l'action sur le terrain de l'information – qui n'a rien de commun aux yeux du journaliste avec la communication, informe et sans rigueur – a l'allure d'un défi constant, d'une course à obstacles, zigzagante et imprévue, mais toujours menée à fond de train. Le siècle y passe ou presque, ne l'oublions pas, et toute la complexité de la vie en France : guerre, occupation, libération, épuration, montée du communisme doctrinaire et son emprise sur les intellectuels, guerre d'Algérie, 1968 et ses rebonds, avant que ne s'amorce le retour, inattendu, de la situation, l'effritement de la puissance soviétique. Paradoxalement, ce dénouement donna raison à la fois aux partisans de la politique « naïve » des Américains, qui croyaient à l'épuisement du communisme par la force des choses, et aux opposants farouches qui, tels Raymond Aron et Jean-François Revel, s'attaquaient à la gangrène des cerveaux par l'idéologie, à l'omniprésence (et omnipotence) de l'appareil dans les milieux intellectuels, en France particulièrement. Un survol de cette réalité ne peut qu'être palpitant.

***Le voleur dans la maison vide***, allusion au sentiment qu'éprouvent bien des humains en fin de parcours d'avoir brassé beaucoup de choses dont l'importance s'est évaporée, s'il remet les événements en perspective, s'il exprime des regrets, des repentirs à l'occasion, s'il accorde sa place au hasard dans toute vie, même la plus assurée de ses choix pendant de longues périodes, s'attarde beaucoup sur les événements vécus par le journaliste Jean-François Revel. Un peu trop à mon gré : on sent le besoin chez lui d'établir les faits, de les rétablir sans doute parce qu'on les a

parfois déformés, de façon précise et très détaillée. C'est parfois lassant.

Les deux dernières pages des ***Mémoires***, dans lesquelles Jean-François Revel traduit en quelques images lumineuses des impressions saisies dans toute leur fragilité, des moments fugaces et évocateurs, répondent peut-être à ce qu'on attendait inconsciemment. Évoqués de cette manière, avec le style incomparable et la langue si maîtrisée de celui qui les offre à l'opinion et à la réflexion, ces souvenirs auraient été savourés sans réticences. Mais Jean-François Revel voudra-t-il jamais ne susciter aucune critique ?

Blanche Beaulieu

## LE SCAPHANDRE ET LE PAPILLON
**Jean-Dominique Bauby**
**Robert Laffont, Paris, 1997, 139 p. ; 24,95$**

Le 8 décembre 1995, Jean-Dominique Bauby, rédacteur en chef de la revue ***Elle***, est victime d'un accident vasculaire. Il reste plongé pendant deux mois dans un coma profond. Lorsqu'il sort enfin de ce brouillard épais, son corps ne réagit plus. Entièrement paralysé, il ne peut ni manger, ni parler, ni respirer sans assistance. Seul l'œil gauche voit et le mouvement de la paupière sera le seul moyen pour son esprit, demeuré actif, de communiquer avec l'extérieur. Ainsi prendra forme un texte sous sa dictée par des jeux de paupière : il cligne une fois pour dire oui, deux fois pour dire non devant les lettres que lui présente chaque jour la personne déléguée par la maison d'édition. Dans *son* alphabet, la place de chaque lettre est déterminée par sa fréquence dans un texte de langue française : E S A R I N T U..., etc. Grosse victoire le jour où l'orthophoniste réussit à lui faire prononcer l'alphabet de façon intelligible, d'une voix rauque d'outre-tombe ! Peu à peu, les lettres forment des mots, les mots des phrases, les phrases un livre qui paraît en février 1997. Jean-Dominique Bauby meurt le 9 mars.

Son livre raconte certains moments pénibles, comme l'apprentissage du fauteuil roulant, les heures interminables devant la télévision que personne n'a songé à éteindre, les heures de rééducation, quand on dresse à la verticale le panneau auquel il est attaché, la triste fête des Pères passée avec ses deux enfants et leur mère dont il s'était séparé depuis peu. Il rêve qu'il écrit une pièce de théâtre, qu'il lit tous les livres alignés devant la fenêtre. Il s'imagine préparant et dégustant des repas gourmands alors qu'il ne peut même pas avaler sa salive. Il rappelle des souvenirs, bien plus de souvenirs que de projets. Il ne parle jamais de la mort, mais comment croire qu'il n'y pense pas ? Ce qui importe plus que les mots c'est de savoir comment ce livre est né ; l'expérience est unique, elle a demandé un courage et une ténacité exceptionnels chez un être qui n'avait plus de vivant que l'esprit.

Monique Grégoire

## AFFOLÉES
**Ginette Pelland**
**La Pleine Lune, Montréal, 1996, 308 p. ; 24,95 $**

Elles s'appellent Kati ou Madame P. Ce sont des *cas*. Suicidaires ou paranoïaques, on les dit folles. Elles sont plutôt « affolées » : traumatisées par les abus sexuels de toutes sortes dont les victimes sont majoritairement des filles.

***Affolées*** se présente sous la forme d'un compte rendu critique des concepts de séduction et d'inceste mis en relation avec la psychose et l'hystérie. Cet essai psychanalytique abondamment documenté et étayé de réflexions personnelles ne s'appuie pas seulement sur les travaux de Freud. À partir d'études de cas et de considérations théoriques, Ginette Pelland dénonce avec véhémence les atteintes portées à l'intégrité physique et mentale des enfants en insistant sur leurs conséquences. De son point de vue, il s'impose de responsabiliser les parents et la société, de favoriser l'éducation et la prévention par une démarche menant à une meilleure compréhension des processus psychiques. Cette approche est fort louable, mais apporte-t-elle des solutions ? La dénonciation et la conscientisation suffisent-elles à modifier les comportements ? Règle générale, l'entreprise de Ginette Pelland a de quoi laisser perplexe dans la mesure où l'on perçoit mal son objet, son public et ses applications pratiques.

Sur le plan strictement éditorial, ***Affolées*** aurait bénéficié d'une révision linguistique : les coquilles, les répétitions, les anglicismes et les maladresses syntaxiques y abondent. L'essai manque de cohérence, le lien entre les chapitres n'allant pas toujours de soi. Un texte sur Heidegger, initialement publié sous forme d'article, un autre traitant du cas d'une jeune fille homosexuelle, placé à la fin, semblent un peu *plaqués*. Ces quelques réserves énoncées, il faut tout de même saluer l'énorme travail de synthèse théorique accompli par Ginette Pelland et sa tentative de réhabiliter l'œuvre de Freud, qu'elle estime injustement dénigrée.

Louise Villemaire

## HISTOIRES DES PAYSANS DE FRANCE
**Claude Michelet**
**Robert Laffont, Paris, 1996, 301 p. ; 46,95 $**

Les premiers moments de l'agriculture remonteraient à 7000 ans avant notre ère ! C'est l'*Histoire* de l'agriculture, de sa lente évolution à travers mille misères sur le territoire actuel de la France que Claude Michelet retrace en dix-sept étapes. Chacune brosse un tableau d'ensemble, y rattache une courte histoire, à la fois fictive et réelle, qui met en scène des paysans vivant à cette époque. Il y a huit ou neuf mille ans on travaillait la terre à l'aide de pieux, hommes et femmes grattant le sol pour l'alléger avant d'y déposer des graines. On domestique des chiens à qui confier la garde de troupeaux de moutons. Par la suite, l'invention de l'*araire* mettra fin peu à peu à l'errance des groupes humains. Tiré par un animal ou par des hommes, l'outil quadrille les terres de raies, opération répétée jusqu'à quatre fois avant d'y déposer du blé ou de l'avoine. Taillée d'abord dans le bois, l'araire s'équipera plus tard d'un soc recouvert de bronze et ce n'est qu'au XIX$^{e}$ siècle qu'elle sera définitivement et complètement remplacée par la *charrue* qui retourne la terre. Au cours des siècles, le travail des champs et les périodes productives sont régulièrement interrompus

par des fléaux : épidémies et catastrophes, le brigandage, les guerres, l'abandon due aux impôts très élevés ; ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle que disparaissent les droits féodaux et le servage. Les périodes de famine refont sans cesse surface et l'exode vers les villes vide périodiquement les campagnes. Bien sûr, il y eut les monastères, plus tard des écoles vétérinaires, des sociétés d'agriculture et des écoles d'agriculture ; puis, en 1881, un ministère de l'Agriculture.

Pourtant, ce n'est qu'à partir de 1950 et en l'espace de trente ans que l'agriculture fait enfin un bond prodigieux. On vulgarise « les techniques de culture les plus modernes, les nouvelles semences, l'emploi judicieux des engrais et des traitements, la mécanisation et, pour l'élevage, l'amélioration des races, grâce à la sélection et à l'insémination artificielle ». L'avenir de l'agriculture en France serait-il dès lors assuré ? Eh bien, non ! « Demain, puisque l'incommensurable incompétence des fonctionnaires européens fait désormais la loi, oui, demain, pour la première fois au monde, viendra le temps où l'on paiera les cultivateurs pour qu'ils ne travaillent pas leurs terres [...] les plus belles et les plus généreuses du monde. »

Monique Grégoire

## GIDE, GENET, MISHIMA
## *INTELLIGENCE DE LA PERVERSION*
**Catherine Millot**
**Gallimard, Paris, 1996, 171 p. ; 27 $**

Soyons clairs : la perversion doit ici être entendue non pas comme un ensemble de déviances par rapport aux normes du groupe social, mais comme s'opposant à la névrose. Ses mécanismes de défense (clivage du moi, dénégation, etc.) sont semblables à ceux de la psychose, mais elle s'en distingue radicalement dans la mesure où elle présente des *solutions* au complexe de castration, ce qui permet de construire un rapport viable à la réalité qui exprime un réel désir de vivre. Les trois écrivains homosexuels (ceux-là qui raillent le machisme) mis en scène par Catherine Millot en apportent l'illustration : André Gide, Jean Genet et Yukio Mishima élaborent, tout éloignés qu'ils soient les uns des autres, des stratégies consistant, au-delà de la malignité, à combler idéalement des *lacunes* fondamentales qui donnent à lire les enjeux de la maîtrise du phallus. Ils développent à cet égard une compétence hors du commun, celle de faire de la souffrance et du manque une plénitude et une jouissance qui transforment les corps en autels. La perversion se joue alors autour de deux termes, différemment investis selon les œuvres : la transmutation et la polarisation, qui sont des modalités spécifiques de l'érotisation de la pulsion de mort.

André Gide, Jean Genet et Yukio Mishima partent d'une scène originaire : l'enfermement dans la cellule familiale, enfermement littéralement *déplacé* par un nomadisme fondamental dont Sade est sans doute le meilleur exemple. Comment en sortir ? En s'adonnant à un jeu d'échanges permanents entre le négatif et le positif, le tout et le rien, le noir et le blanc, le masculin et le féminin. C'est à ce moment que se met en place le principe fondamental de non-contradiction, équivalent logique de la castration, d'où résulte un système de polarisation ouvrant sur l'extrême, le dédoublement infini du moi, une sorte d'honnêteté dostoïevskienne.

L'intérêt des œuvres analysées réside toutefois moins dans le fait qu'elles cautionnent les thèses de l'auteure que dans celui qu'elles engagent une réflexion sur les rapports entre le style et le religieux : « Récusant la figure du monothéisme, serviteurs d'au moins deux maîtres, peut-être représentent-ils l'étrange survivance d'un polythéisme que nous ne comprenons plus. » Trois types de perversion, trois écritures, trois quêtes, trois corps. Une interrogation, une volonté : éviter de choisir entre

l'être et l'avoir, ne renoncer à rien, refuser la compromission à la base de la socialité. En d'autres termes, plonger dans l'absolu, quitte à périr de félicité.

Michel Peterson

## NOUVEAUX POUVOIRS, NOUVEAUX MAÎTRES DU MONDE, UN MONDE SANS CAP
**Ignacio Ramonet**
**Fides, Montréal/Musée de la Civilisation, Québec, 1996, 29 p. ; 3,95 $**

Cette plaquette claire et concise conviendra idéalement à ceux qui lisent rarement sur la politique, l'économie, la finance et les médias. L'auteur avait publié un premier ouvrage sur le cinéma et la télévision intitulé ***Le chewing-gum des yeux*** (Alain Moreau, 1980) ; aujourd'hui directeur du journal ***Le monde diplomatique***, ses analyses très fines permettent de mieux comprendre les dérèglements de notre monde.

Notre époque connaît des bouleversements politiques, des désordres économiques et des périls écologiques qui créent un désarroi social, l'explosion des inégalités, et l'apparition de nouvelles formes de pauvreté et d'exclusion. Selon Ignacio Ramonet, deux paradigmes dirigent notre nouvelle manière de penser : la communication, qui remplace l'idée révolue de progrès, et le marché, qui s'apparente à une machine implacable. Les pouvoirs traditionnels, tels les gouvernements démocratiques, sont impuissants face aux tenants du néo-libéralisme, qui prônent la rationalisation, le libre-échange, les privatisations, la compétition, et imposent leur logique aux gouvernants. Par ailleurs, le monde de la finance, qui échappe aux contrôles des États et du vote démocratique, reste indifférent aux conséquences sociales de la course au rendement sur les cultures, les souverainetés nationales. Les crises sociales se succèdent, le chômage de masse augmente et la méfiance envers les élites se généralise, alors que certains tirent leur épingle du jeu.

Pour Ignacio Ramonet, le vrai pouvoir a déserté la politique ; il se situe dorénavant chez les agents économiques et médiatiques. Beaucoup de politiciens et d'analystes sont gagnés au credo économiste qui prône un rétrécissement du rôle de l'État ; on parle de mondialisation, de déréglementation, de libéralisation, etc. Une « pensée unique » émerge, *évidente*, comme apparaissent toutes les idéologies. Il ne s'agit pas tant pour l'intellectuel de dénoncer celui-ci ou celui-là que de décrire un mouvement, des tendances et de comprendre leurs inévitables conséquences, dont certains tirent avantage au détriment de beaucoup d'autres.

La réflexion d'Ignacio Ramonet est salutaire, pour ne pas dire exemplaire ; son court message traduit la situation mieux que bien des ouvrages plus volumineux.

Yves Laberge

## SUPERPOSER
## *ESSAIS SUR LES MÉTALANGAGES LITTÉRAIRES*
**Anthony Wall**
**XYZ, Montréal, 1996, 280 p. ; 27,95 $**

Vous venez d'achever la lecture de l'édition critique des œuvres de Hubert Aquin, et leur modernité touffue, plurivalente, vous a laissé quelques vertiges. C'est alors que vous tombe entre les mains l'essai d'Anthony Wall, que vous y trouvez l'une des clés de com-

préhension que vous cherchez : l'autoréflexive réflexion sur les métalangages.

Anthony Wall, se référant à Bakhtine, interroge l'impossibilité que, dans la fiction, une portion de langage puisse fournir un point de vue objectif, immunisé contre la contagion portée par cette même fiction. C'est ainsi qu'il nous permet non seulement de mieux saisir les jeux de miroirs et les combats de narrateurs présents chez Hubert Aquin, certains motifs vertigineux chez Robbe-Grillet, Mircea Eliade, Rainer Maria Rilke ou Louis-René des Forêts, mais aussi de mettre en branle une réflexion sur la mémoire et l'histoire, comme lieux de fiction retenant le va-et-vient entre création et réel du dialogue social qui permet la mise en forme de la réalité. Bien sûr le langage rigoureux et technique d'Anthony Wall (voir *achronotopicité*, etc.), surabondant en notes et en détails, peut causer quelques migraines, mais l'exploitation de thèmes comme celui du masque et une meilleure connaissance des auteurs convainquent de parcourir l'ensemble des essais. On y insiste sur la pluralité, la fragilité et la réversibilité des composantes du discours qui se constituent en point de vue sur l'ensemble du texte à l'intérieur de celui-ci, sans exclure les discours concurrents qui contribuent, dans une société, à maintenir la présence de l'Autre. Leçon qui rappelle que le métier lui-même doit périodiquement être remis dans l'ouvrage.

Thierry Bissonnette

## LIBREMENT DIT CARNETS PARISIENS

**Claude Beausoleil**
**L'Hexagone, Montréal, 1997, 297 p. ; 24,94 $**

Dans ces carnets de voyages, Claude Beausoleil réfléchit sur les cultures dont il est porteur : l'une québécoise et l'autre qu'il dit parisienne. Chacune à leur manière, elles lui permettent de construire son identité. Ainsi, la ville de Paris inspire son écriture, lui permet de vivre ses utopies tout en lui révélant ses racines. L'auteur étoffe son propos de réflexions pertinentes et intelligentes sur les rapports qui unissent la culture (lire, penser et s'exprimer) et la liberté, aussi bien personnelle que collective. Il précise : la poésie serait la forme la plus achevée de libération des aliénations, alors que l'écriture en général est l'instrument par excellence de l'invention de soi. Le poète essayiste tisse des liens entre le voyage intérieur (l'acte d'écrire) et les déplacements géographiques, illustrant cette démarche de superbes descriptions poétiques des villes de Montréal, de Paris et de Prague. En définitive, l'écriture représente, pour Claude Beausoleil, la médiation par laquelle l'écrivain s'insère dans la réalité. Tout s'instaure donc grâce à l'écrit et à partir de lui. « Écrire est une nécessité indissociable de ce qui me permet de m'épanouir. Mon regard sur la vie passe par les mots. Les mots lus. Les mots écrits. »

Gilles Côté

## AGATHE DE REPENTIGNY *UNE MANUFACTURIÈRE AU XVII^e SIÈCLE*

**Fabienne Julien**
**XYZ, Montréal, 1996, 209 p. ; 15,95 $**

C'était au temps où Montréal s'appelait Ville-Marie, où les premiers colons essayaient de survivre en Nouvelle-France, dans cette colonie qui dépendait complètement de la politique menée par la métropole. Agathe de Repentigny fait partie des figures de l'époque qui laissèrent une trace de leur passage. D'esprit inventif, entreprenante, cette jeune femme de 30 ans, dynamique, entreprend des démarches pour ouvrir une manufacture de tissus ; la guerre avec les Iroquois contrarie ses projets. Parallèlement, les Anglais, en guerre contre la France, détournent de leur destination quelques navires chargés d'approvisionnements pour la colonie lointaine. Agathe attendra quinze ans avant de pouvoir lancer son entreprise et le pourra grâce à des prisonniers anglais, tisserands de métier. Entre-temps, au contact des autochtones, elle s'intéresse aux plantes, aux techniques de teinture, à la sève de l'érable, au sirop d'érable qu'elle apprit à transformer en pâte et commercialisa. Son produit eut un grand succès à Montréal et en France, elle le fit connaître au roi. Le sucre était alors une denrée rare.

Fabienne Julien a souci de la vérité historique ; elle retrace dans un tableau chronologique la vie d'Agathe de Repentigny, l'histoire de la Nouvelle-France et du monde ; elle souligne des détails au moyen d'illustrations, redonne vie aux termes de l'époque qui la traduisent bien : « cabotage », « pinasse », « fesse-mathieu ». Elle a su dépeindre un univers qui fourmille d'idées nouvelles grâce au mélange des cultures entre les Premières Nations, les Anglais et les Français. La vie romancée de la belle manufacturière s'offre à nous, la narratrice amenant son lecteur à suivre allègrement l'ardente jeune femme, dans ses allées et venues. Ainsi la voyons-nous, dès les premières pages, de dos, en train de se frayer un chemin entre les étals des marchands, découvrons-nous une époque, un mode de vie où se mêle un certain exotisme !

Christine Fouchault

Le livre de l'été !

**Pierre Kropotkine, prince anarchiste**
*George Woodcock et Ivan Avakumovic*

Toute une vie d'aventures ! Ou le parcours d'un avant-gardiste prodigieux, né prince dans la Russie tsariste et devenu l'un des plus grands militants anarchistes de tous les temps.

ISBN 2-921561-34-4
468 pages Prix 29,95 $

Diffuseur : *Diffusion Dimédia inc.*, 539, boul. Lebeau, Ville St-Laurent (Québec) H4N 1S2 Tél.: (514) 336-3941 Télé.: (514) 331-3916